

dans son bureau, un vaste grenier tapissé de livres, en face d'un buste de Montesquieu pour lequel il professait à cette époque une vive admiration. Mais le philosophe, le „Steereucker" comme ses amis de Luxembourg l'appelaient d'ailleurs bon compagnon, Chasseur infatigable, tireur incomparable, gloire de la Société de tir luxembourgeoise, dont les membres s'enorgueillissaient de leur beau casque à plumage mordu. Peu de temps avant la guerre de 1870, au grand concours de tir international organisé à Metz, Théophile Funck remportait les premiers prix, notamment le prix des Dumes de Metz, une belle pendule avec candelabres qui orne aujourd'hui la cheminée de son second fils.

En 1868, Th. Funck-Brentano publiait son premier grand ouvrage, *La Philosophie*, embrassant les plus importants problèmes de la pensée humaine. L'oeuvre fut remarquée. Elle valut à l'auteur des lettres d'écrivains éminents, notamment de Sully-Prud'homme, qui sera le premier lauréat du prix Nobel en littérature et qui lui disait toute son admiration pour ce livre si profond, si puissant et si original. En 1869 paraissait *La Pensée exacte en philosophie*, qui cherchait les fondements de la certitude et de la science dans la preuve de l'existence de Dieu.

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, Théophile Funck prit rang dans les ambulances françaises et pendant toute la guerre, il déploya le plus courageux dévouement. "Il est le premier aux avant-postes", écrit Albert Sorel; sur le plateau de Châtillon le ministre de la guerre pense les blessés au milieu du feu; il le remarque, demande son nom et lui envoie la croix d'honneur". Attaché dans la suite à la Commission scientifique de la défense nationale, Théophile Funck y rend des services tels que, le 29 décembre 1870, le gouvernement de la défense nationale lui accorde les lettres de grande naturalisation, honneur infiniment rare et presque unique en temps de guerre. Théophile Funck a publié ses *Souvenirs de la guerre* dans la *Nouvelle Revue* du 15 mars 1898.

La guerre terminée, Théophile Funck fut appelé à Paris où, à l'Ecole des Sciences politiques qui se créait, lui était offerte la chaire de: *Droit des gens*, qu'il occupera jusqu'à l'heure de sa mort. Il y dispensa un enseignement large, lumineux, dont tous ses élèves conserveront un ineffable souvenir. Les élèves furent nombreux, on les retrouve partout aujourd'hui dans les plus hautes sphères de la diplomatie et de l'administration.

Cependant son activité scientifique et littéraire se poursuivait dans une série de livres et de publications — nous donnons ci-dessous la liste des principaux — brèves analyses, rédigées par l'auteur lui-même.

Fondateur du Collège des Sciences sociales à Paris, président de l'oeuvre des Hospitaliers sauveteurs, membre du Comité directeur de la Société d'histoire diplomatique, directeur du Service des législations comparées au Ministère des finances, collaborateur de Gambetta au ministère des Affaires étrangères, Funck-Brentano répandait ses vastes connaissances, son intelligence puissante dans les domaines les plus divers. Les plus grands esprits, les plus grands écrivains, Barbey d'Aurevilly, Léon Bourgeois, Albert Sorel consacraient des études à la grandeur et à la puissance de l'oeuvre réalisée par celui que l'un d'entre eux appelait: „ce preux de la pensée". L'Académie française couronna l'un de ses livres *L'Homme et sa destinée*. Candidat à l'Académie des Sciences morales, il échoua par 16 voix contre 17 données à son concurrent Henri Bergson qui fut élu. Il était chevalier de la légion d'honneur, officier de la Couronne de chêne, commandeur de l'ordre royal de Grèce. Th. Funck-Brentano mourut dans la demeure de son fils aîné, à Montfermeil, le 23 janvier 1906, dans sa 67^e année. Sa mort fut, ce qui avait été sa vie, toute de calme, de sérénité et de véritable grandeur.

Le jour même de sa mort, voyant clairement sa fin prochaine, il disait à son fils aîné et à sa belle fille qui veillèrent auprès de lui:

„De tous les arts le plus difficile est l'art de penser, mais de tous les arts le plus inconnu est de savoir mourir".

Entré en agonie, sa pensée se reportait en une sérénité impressionnante vers les travaux intellectuels et les spéculations élevées auxquelles il avait voué sa vie. Voici ses dernières paroles, entrecoupées par les hoquets de l'agonie.

„Le génie de Napoléon... c'est un caractère

positif... allant droit devant lui... Jean-Jacques Rousseau et l'affranchissement des hommes; mais il comprend l'affranchissement des hommes d'une façon positive et non d'une façon négative comme Rousseau... une coordination extraordinaire des idées concrètes qu'il a... tout cela se classe tout naturellement chez lui... Seulement, quand il (il s'agit toujours de Napoléon) a achevé ses études, il ne comprend rien à l'Ancien régime, alors il se jette dans les Révolutions, puis dans l'Empire constitutionnel... il n'y avait pas d'autre issue... Il ne comprend pas l'Ancien régime et l'Ancien régime ne comprend pas Napoléon... c'est ce qui nous a valu les révolutions successives de 1815 à 1848... la rive gauche du Rhin... ce qui a fait la grandeur et la force de la France pendant dix-huit siècles, Napoléon ne l'a pas compris... c'est un mouvement qui a transformé une aristocratie en démocratie...

Et puis un assez long silence; après quoi, appelant auprès de lui son fils aîné d'une voix qui s'élevait: „Frantz... les démocraties... progrès... progrès... par la science... non... conduit au luxe... les démocraties... progrès... par les forces morales".

Ce fut ses dernières paroles. Sur sa demande, il avait reçu les derniers Sacrements. Il repose aujourd'hui au cimetière de Montfermeil, dans la tombe familiale, auprès de son petit fils, appelé exactement Théophile Funck-Brentano comme lui, tombé glorieusement dans la dernière guerre, en un combat aérien dans la défense de son pays.

Principales publications de Th. Funck-Brentano.

La Philosophie. — 1868. I vol. in-8°, 538 pages. — I. Résumé et enchaînement historique des grandes doctrines depuis les origines de la philosophie en Grèce jusqu'aux écoles modernes. — II. Méthode: principes et axiomes, perceptions, idées, jugements, raisonnements; la définition et la description; la découverte et l'invention la démonstration et la preuve. — III. Doctrine: la science et la certitude; les catégories de l'être; la vie, l'âme, l'univers. Dieu.

La Pensée exacte en philosophie. — 1869. I vol. in-12, 304 pages. — Toute chose, dans la nature, est déterminée et déterminable, et, dans les sciences exactes, définie et définissable conformément au principe d'identité. — Fondements de la certitude et de la science dans la preuve de l'existence de Dieu. Conséquences qui dérivent du principe d'identité en logique et en méthode.

Philosophie et lois de l'histoire. — 1859. I vol.

La Civilisation et ses lois, morale sociale. — 1876, I vol. in-8°, 419 pages. — Dans les deux premiers ouvrages, l'auteur s'est proposé de démontrer que toute certitude dérive du principe d'identité et que toute vérité, que toute science consiste dans l'accord de nos idées entre elles; il entreprend de prouver par l'histoire des peuples et des civilisations, que le langage, la société, les progrès dans les moeurs, les lois, les croyances, les sciences, les arts et les lettres, le travail et les richesses, procèdent de l'accord des hommes entre eux. Dès que cet accord cesse on voit commencer la désorganisation des peuples et la décadence des sociétés.

De 1873 à 1899, *Cours du droit des gens* professé à l'Ecole libre des sciences politiques.

1900—1901. — *L'état de paix et l'état de guerre au XIX^e siècle*.

1901—1905. — *Les grands hommes d'Etat au XIX^e siècle* — Cours professé à l'Ecole libre des sciences politiques.

Précis du droit des gens, en collaboration avec M. Albert Sorel. — 1877. I vol. in-8°, 529 pages. (3^e édition). — Les mêmes principes et les mêmes règles se retrouvent dans les relations des nations et des Etats. Ils forment le fondement du: I. Droit des gens en temps de paix. II. Droit des gens en temps de guerre. III. Droit des gens maritime.

La Correspondance diplomatique de M. de Bismarck (1851—1859). — 1881. 2 vol. in-8°, 453 et 425 pages. — Choix des principales dépêches, avec une préface sur le caractère et l'oeuvre du prince de Bismarck.

Les Sophistes grecs et les Sophistes contemporains anglais. — 1879.

Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes. — 1887. 2 vol. in-8°, 282 et 295 pages.

L'auteur prend le mot de sophiste dans le sens classique et grec. — L'étude des sophistes, ainsi entendue, nous apprend mieux que toute autre à con-

naître les secrets de notre pensée et la source des erreurs auxquelles nous sommes exposés. Signalant les illusions des sophistes de l'antiquité et le rôle joué par eux dans la décadence intellectuelle et sociale de la Grèce, l'auteur montre les rapports qui existent entre les procédés de raisonnement des sophistes grecs et ceux de plusieurs philosophes modernes de l'Angleterre et de l'Allemagne. Les conséquences de ces erreurs éclatent avec le plus de violence lorsque celles-ci se répandent dans un peuple jeune et inexpérimenté comme le peuple russe.

Les Sophistes français et la révolution européenne. — Les hommes de génie, les hommes d'européisme, les sectaires de l'Ancien régime. — 1905. 1 vol. in-8°, de 330 pages.

Aristote et Descartes, lecture faite à l'Académie des sciences morales et politiques, le 28 février 1885.

La Logique de Port-Royal et la science moderne, lecture faite à l'Académie des sciences morales et politiques publié dans le Compte-rendu des séances de l'Académie (année 1890. 1^{er} semestre, p. 910-931.).

Les Principes de la découverte. — 1887. I vol. in-8°, 260 pages. — La loi de causalité d'après les théories philosophiques des trois derniers siècles. L'auteur s'efforce de démontrer qu'en dehors des lois de la logique d'Aristote, les principes aussi bien que les règles de la découverte des causes sont inexplicables.

Nouveau Précis d'économie politique. — Première partie: *les Eléments*. — 1887. I vol. in-12, 274 pages.

— Si les progrès intellectuels et moraux de l'humanité dépendent de l'accord des idées et de l'harmonie des affections entre les hommes, le bien-être et la prospérité matérielle des sociétés et des individus suivent la même loi. Non seulement la solidarité de la production et de la consommation, mais chaque phénomène de la vie économique des peuples, la propriété, les échanges, les rentes, l'intérêt, les salaires, les impôts, les bénéfices, le crédit, contribuent à le démontrer.

L'Economie politique patronale. — Traité d'économie politique dédié en 1615 au roy et à la reine mere du roy, par Antoine de Montchrestien, publié avec introduction et notes. — 1883. I vol. in-8°, CCXVII et 400 pages. — Ce qui distingue l'économie politique patronale, née avec les origines de notre histoire, de l'économie politique moderne, c'est son caractère profondément familial. L'état, la province, la ville, doivent être gouvernés dans leurs intérêts, comme la famille. C'est plutôt une science morale qu'une science sociale.

La Politique. — Principes, critiques, réformes. — 1893. I vol. in-8°, 430 pages. — La politique se rattache aux principes de la philosophie et de la morale. Par l'application de ces principes aux faits, on arrive d'une part à la critique, d'autre part aux réformes des institutions du moment.

L'Homme et sa destinée. — Morale individuelle. — 1894. I vol. in-8°, XXV-374 pages. — Si la société est faite par l'accord entre les idées des différents hommes, le bien doit consister dans l'accord entre leurs affections. L'histoire étudiée à ce point de vue apparaît comme la morale en action des peuples.

Les Tarifs douaniers et les Traités de commerce. — En collaboration avec M. Ch. Dupuis, professeur à l'Ecole des sciences politiques. — 1896. I vol. in-8°, 294 pages. — S'il est vrai qu'en philosophie et en morale il existe des principes absolus, il faut se garder de prendre les principes de l'économie comme des vérités absolues et inflexibles: l'application d'une telle conception constituerait un véritable danger pour la prospérité des peuples.

Méthodes et principes des sciences naturelles. — 1896. I vol. in-8°, V-140 pages. — Etude des grandes découvertes scientifiques au point de vue des principes de la logique. Ceux-ci trouvent leur application rigoureuse dans toutes les découvertes et tous les progrès des sciences naturelles.

La Science sociale. — Morale politique. — 1897. I vol. in-8°, 479 pages. — La science sociale, en tant que science, ne repose pas sur d'autres principes, ne suit pas une autre méthode que les sciences exactes. Aussi plus l'accord entre les différents classes est complet, plus les peuples sont prospères. A mesure que cet accord s'altère, apparaît leur décadence et se prépare leur dissolution.

Introductions aux monographies publiées par M. du Maroussin, professeur libre à la Faculté de droit de Paris: *la Question ouvrière, les Charpentiers de Paris* (1891), *les Ebénistes du faubourg Saint-Antoine* (1892), *l'Industrie du jouet* (1893.)